

Du même auteur :

Les deux vies de Julien Lacombe, roman, Éditions de l'Xcea  
Sous les ailes de l'Ange, roman  
Les hommes de sa vie, roman  
ZAMENA, la stratégie de l'improbable, roman  
Le protocole des Maudits, livres I, II, III, roman

Les doux visages de l'Être, réflexions

À l'ombre des mirages, scénario long métrage  
Les deux vies de Julien Lacombe, scénario long métrage  
Un mausolée de sable, scénario long métrage original  
Sortie de scène, scénario long métrage original

Dérives, nouvelles

Arpenteurs de Vie, poèmes  
CinéRimes, 104 poèmes inspirés de films  
Croquis humains (suivi de Tarot), poèmes  
Gouffres de lumière, poèmes  
Nectar de Vie, poèmes

La goutte et le vase, 3 saynètes (non édité)  
Les portes de Janus, pièce en 5 actes

De Narcisse SELLIER :

Vertiges, 68 Poèmes

Tous ces ouvrages peuvent être consultés  
et commandés (sauf les scénarios) sur le site de l'auteur :

**<https://imagesetmots.fr/>**

Bernard SELLIER

# Le protocole des Maudits

**Livre III**

**Les têtes de l'hydre**

*Roman*

Éditions Plumes Festives 2023  
*plumesfestives.fr*

Lundi 11 mai 2015

178

14h30. Cimetière du Château, Nice.

Un soleil généreux scintille dans le ciel azuréen en ce début d'après-midi. Sa luminosité radieuse semble presque indécente à cette heure où un corps est sur le point d'être mis en terre dans le petit cimetière du Château, à deux pas des ruelles du vieux Nice. Dans notre conception humaine primaire de la mort, un amoncellement de nuages sombres ou une pluie cafardeuse siérait davantage à cette cérémonie de départ pour un ailleurs inconnu souvent considéré comme terrifiant.

Certaines civilisations manifestent une joie sincère lorsqu'un de leurs membres a terminé son parcours terrestre, et entreprend son voyage de retour vers le grand Tout. Cette appréciation positive de la mort nous est lointaine, étrangère, incompréhensible. Dans la vision de l'existence que nos cultures occidentales ont développée, la naissance est une joie, et le départ vers un au-delà aussi mystérieux qu'angoissant, ne peut être que marqué par la peine ou le désespoir. Mais notre conception égocentrique n'est-elle pas frappée du sceau de la limitation et de l'ignorance ? Lorsque la mort frappe l'un de nos proches, l'un de ceux auxquels nous sommes reliés par les liens de l'amitié, de l'amour, ou de la passion, la raison s'efface pour laisser jaillir la souffrance spontanée, la désespérance instinctive, devant cet espace déserté, dont la béance nous atteint en plein cœur. Pourtant, lorsque les vagues des émotions se sont apaisées, lorsque l'équilibre intérieur

s'est rétabli, une perspective plus claire des événements est alors possible. Et, dans certains moments privilégiés de lucidité, de connaissance intuitive, la vision de nos parcours terrestres prend une dimension et une physionomie radicalement différentes.

Ce phénomène que nous appelons naissance à la vie, ne peut-il être appelé mort à l'espace éthéré dans lequel baignait jusqu'alors l'entité qui s'incarne ? Si tel est le cas, si ce qui est nommé *âme* ou *esprit* par diverses conceptions spirituelles est une réalité, n'est-il pas incontestable que sa soudaine entrée dans un corps physique composé d'atomes grossiers est une limitation désespérante, en comparaison de l'état immatériel dans lequel baignait auparavant cette entité ? Si l'on prend en compte une telle conception, il est impossible de ne pas considérer ce que nous nommons, de notre point de vue limité, *naissance*, comme une véritable *mort* à un état idyllique de liberté et de paix paradisiaques ? Dès lors, n'est-il pas logique que cette fin de vie terrestre, qui nous bouleverse tant, revête l'apparence d'une bienfaisante renaissance dans l'univers éthéré quitté quelques années ou décennies plus tôt ?

En ce début d'après-midi du lundi onze mai, l'heure n'est pas à une réflexion métaphysique sur le devenir des âmes et sur leur éventuelle réincarnation, mais à la tristesse infinie qui broie le cœur de la cinquantaine de personnes présentes lors de la mise en terre de la défunte. Le procureur Mathieu Vercherre et le commissaire Jean Dumoulin sont présents, ainsi que le capitaine Archambault, une détestable peau de vache selon les dires des hommes placés sous sa direction. Le premier domine tous les assistants par sa stature, mais impressionne surtout par sa mine lugubre, en concordance avec le costume anthracite qu'il a revêtu pour la cérémonie. Jean Dumoulin paraît avoir vieilli de dix ans, et semble écrasé, autant par le voisinage du magistrat, que par les événements dramatiques subis depuis une semaine. Fredo, Nicolas, Julien, Didier, Bastien, se tiennent un peu en retrait, raides et silencieux. Une douzaine de membres de la famille de la défunte sont debout près du cercueil et attendent l'arrivée du prêtre. Deux jeunes femmes en pleurs sont soutenues par leurs conjoints.

Ludovic Brémond s'est éloigné de quelques pas, la poitrine emprisonnée dans un étau qui ne s'est jamais desserré depuis la tragique perquisition dans la clinique des Sélagnes. Son regard quitte les assistants et se porte vers la vue panoramique offerte sur la baie de Nice. Quel contraste ! D'un côté la beauté sereine d'une anse mythique écrasée par le soleil, toujours envoûtante même si sa nature sauvage et vierge a été bétonnée par la stupidité d'une humanité conquérante. De l'autre, l'atrocité de la mise à mort violente et injuste d'une femme à la jeunesse épanouie. Cette pièce tragique aux multiples actes, commencée il y a presque un mois avec l'assassinat d'Audrey Ferrière, pouvait-elle dérouler son tapis d'horreurs sans engendrer un jour ou l'autre, la nouvelle disparition d'un être innocent ? La plongée permanente dans les tréfonds sombrissimes d'une société secrète criminelle, dotée d'innombrables ramifications occultes, pouvait-elle s'opérer sans que la mort se décide un jour à frapper un ou plusieurs chercheurs de vérité ? C'eût été de l'inconscience, ou une coupable naïveté, de croire que la légitimité des actions menées était capable d'assurer l'invulnérabilité de ses auteurs.

— Mes bien chers frères et sœurs, déclame une voix lointaine.

Ludovic se retourne. Le prêtre est arrivé, et a salué en silence les assistants, avant de prendre la parole. C'est un petit homme malingre et frêle, dont le visage paraît ravagé par une souffrance intérieure ancestrale. Il ne doit pas avoir dépassé la quarantaine, mais présente déjà les traits d'un vieillard. Il tient un petit livre noir entre ses mains. Sans doute une Bible ou un recueil de prières.

— Nous sommes toutes et tous réunis dans ce lieu pour rendre un dernier hommage à cette femme généreuse, pleine de courage et d'abnégation, qui a donné sa vie pour que la justice triomphe dans ce monde, pour que la vilenie, comme la noirceur, en soient éradiquées. Nous la pleurons tous aujourd'hui, parce que nous sommes orphelins de sa présence aimante. Elle avait choisi d'exercer une profession dans laquelle le risque est présent à chaque seconde. Un métier noble, dans lequel on prend son service chaque matin, sans

jamais savoir quels dangers vont être rencontrés au cours de sa journée de travail. À l'image de chacune et de chacun d'entre nous, elle avait des idéaux, des aspirations, des rêves, des joies et aussi des peines. Leur interruption brutale peut être, à juste raison, ressentie comme une profonde injustice. La certitude qu'elle repose désormais dans la paix du Seigneur peut-elle être un baume consolateur et apaisant face à la souffrance que nous ressentons tous ? Il est difficile de répondre à cette interrogation. Nous sommes humains, et, de ce fait, limités dans notre compréhension et dans nos réactions. Mais, au milieu des tourments, des épreuves, il est salvateur de ne jamais occulter l'étincelle de Foi qui subsiste au fond de chacun d'entre nous. Elle est la boussole qui permet à notre âme de retrouver, même dans les afflictions les plus intenses, le chemin de la paix et du pardon. C'est ce que je souhaite du plus profond de moi aux parents, aux collègues, aux amis, de cette femme exceptionnelle. À toutes et tous, j'adresse ma compassion la plus sincère, et je vous souhaite de trouver la consolation et la sérénité dans l'Amour divin qui baigne vos cœurs. Amen.

Les assistants se signent. Le prêtre ouvre sa Bible.

— Lecture de la lettre de Saint Paul apôtre aux Colossiens.  
« Frères, puisque vous avez été choisis par Dieu, que vous êtes ses fidèles et ses bien-aimés, revêtez votre cœur de tendresse et de bonté, d'humilité, de douceur, de patience. Supportez-vous mutuellement et pardonnez, si vous avez des reproches à vous faire. Agissez comme le Seigneur : il vous a pardonné, faites de même... »

Ludovic sent un mélange de rage et d'impuissance bouillonner en lui.

*Consolation et sérénité, bonté, patience... Je t'en foutrais !*

La pensée que ces criminels, dans leur immense majorité, sont toujours en vie lui est insupportable.

*La certitude qu'elle repose désormais dans la paix du Seigneur...*

Ces paroles résonnent de façon douloureuse dans son esprit. Elles semblent une photocopie macabre de celles qui ont été prononcées par le prêtre lors de l'incinération

d'Audrey. Sans doute les futurs ecclésiastiques reçoivent-ils, lors de leurs cours au séminaire, une liste d'oraisons préparées pour les diverses circonstances qu'ils vont rencontrer dans leurs ministères. À l'image des étudiants de l'ENA<sup>1</sup>, avec leurs cours de *langue de bois*. Ludovic n'était pas présent lors de la cérémonie d'adieux à Audrey, mais la vive réaction de Matteo à cette déclaration marquée par l'ignorance lui avait été rapportée.

Cette malheureuse policière, qui reposera bientôt sous un mètre de terre, est-elle réellement dans la paix éternelle ? Ou bien son âme erre-t-elle, désemparée, sans repères, angoissée, dans l'espace ténébreux où elle a été propulsée par un fou dangereux ?

Le prêtre bénit le cercueil puis salue les personnes présentes. Il s'éloigne, tête baissée. Les membres de la famille se regroupent pour que la cohésion des cœurs atténuée les souffrances individuelles. Le procureur et le commissaire lancent un regard vers Ludovic, qui leur adresse un léger signe de la main. L'inspecteur éprouve un vital besoin de solitude. Vercherre et Dumoulin choisissent de respecter cet isolement, et rejoignent leur véhicule en parlant à voix basse.

Quelques minutes plus tard, seuls les trois fossoyeurs sont encore présents. Ludovic observe leurs gestes machinaux d'un regard vide. Un travail quotidien, ordinaire, qu'ils effectuent avec une absence totale de conscience, comme s'il s'agissait de combler n'importe quel fossé au bord d'une route. Mais, au bout du compte... Quelle signification profonde peut avoir la fin de vie de cette femme, sinon la banale clôture d'une existence dont l'univers n'a que faire, perdue au sein des milliards d'autres en perpétuelle évolution ? Dans le même espace de temps, il crée des centaines de nouvelles naissances qui auront, elles aussi, la brièveté d'un éclair dans la trame spatio-temporelle infinie de l'éternité.

Il est temps pour Ludovic de quitter ce lieu lugubre. Il prend une inspiration profonde, jette un dernier regard mélancolique

---

<sup>1</sup> École Nationale d'Administration.

à la sépulture, puis reprend le chemin vers la sortie du cimetière. Un bruit de pas derrière lui le fait se retourner.

Un homme d'une soixantaine d'années, le visage buriné, les cheveux gris coupés court, s'approche. Il est vêtu d'un jean et d'une veste polaire et paraît essoufflé. Son visage est triste.

— Excusez-moi, vous devez être Ludovic Brémond ?

— En effet.

— On m'a dit que vous étiez ici, mais j'avais peur de vous avoir raté.

*Encore un de ces foutus journalistes !* songe Ludovic avec une furieuse envie d'éructer sa colère sur le premier empoisonneur à sa portée.

— Je vous ai laissé un message il y a une heure, ajoute l'inconnu, mais je suppose que vous n'avez pas encore eu le temps de le lire.

— En effet. J'ai coupé le son au début de la cérémonie. Puis-je savoir qui vous êtes ?

— Oui, pardon, je ne sais plus très bien où j'en suis, avec tous ces évènements ! Je m'appelle Damien Chérel.

— D'accord. Et en quoi puis-je vous être utile, monsieur Chérel ?

Le visage de l'homme s'assombrit encore un peu plus.

— Je vois que ma fille ne vous a pas parlé de moi. Je suis le père de Sonia Lefèvre.

Ludovic frissonne.

— Ah ! En effet, je vous attendais !

À SUIVRE...